

Des Bonbons.

Il faisait froid dans ma chambre. Cette pièce minuscule et sombre m'apeurait. J'étais enfermé dedans depuis plusieurs semaines. Sans vraiment comprendre ce que les personnes derrière ces murs attendaient de moi. En me laissant, mes parents croyaient bien faire mais c'était tout le contraire. Je ne leur en voulais pas, ils ne pensaient que bien faire. J'avais beau crier, personne ne venait. J'étais seul et livré à moi-même. Je hurlais, me cognais, m'énervais mais rien ne se passait. Je cherchais à tâtons la poignée qui ouvrait la porte par laquelle j'étais rentré des jours plus tôt. J'arpentais la pièce. Elle n'était pas grande et elle comportait peu de mobilier. Il n'y avait qu'un lit à vrai dire, il était majestueux et trônait contre le mur à l'opposé de la porte. Lorsque j'atteignis la poignée, je m'efforçai de l'ouvrir. Mais j'avais beau tirer dessus, la lever, appuyer ; la porte demeurait close. Je m'écartai de quelque pas en arrière pour prendre de l'élan et foncer dans la porte. Rien. Juste un bruit sourd et lourd. Une douleur emplit mon corps et je m'écroulai à terre tout en continuant d'hurler. Personne ne vint. Alors, je me blottis, rempliant mes jambes contre mon torse, appuyant ma tête sur mes genoux et je fermai les yeux. Je restai ainsi jusqu'à que la porte ne daigne s'ouvrir.

Une main vint me secouer l'épaule. J'ouvris les yeux et fus ébloui. La lumière de la pièce me perçait la rétine, me brûlait la pupille. La femme brune qui se tenait devant moi, me rassura lorsque je me plaquai les mains sur la tête :

« Tout va bien, ne t'inquiète pas, nous sommes là pour t'aider... »

Elle allait me sortir de là, alors ! J'allais enfin m'enfuir de cette chambre qui m'étouffait ! Mais la femme me tendit simplement un bonbon rouge et jaune. Je lui demandai ce que c'était d'un signe de refus, ce à quoi elle répondit en murmurant :

« C'est pour ton bien, crois-moi. »

J'ai pris sa sucrerie et je l'ai avalé. La femme se leva et m'installa sur le lit. Puis, elle ouvrit les rideaux qui laissèrent passer la lumière. Les rayons m'attaquèrent personnellement ; ils cramèrent les pores de ma peau et mon esprit partit en fumée. La femme sortit de ma chambre en me rassurant que d'autres infirmières viendront plus tard.

La suite de ma journée me fit perdre la tête. Tout tournait autour de moi ; la fenêtre se métamorphosa en une étoile vivante, ondulant au rythme de ma respiration saccadée. Les murs s'écartaient et se refermaient sur moi et le plafond fondait le long de mon lit. Je luttais contre le sommeil et n'espérais qu'une chose : que tout ce cirque finisse. Mais la pièce devint noire et les murs m'engloutirent.

Lorsque j'ouvris les yeux, il faisait nuit dehors. Mes jambes étaient engourdis et ma tête était plus lourde que le reste de mon corps. La seconde infirmière qui vint me voir était autant rassurante que la première. La seule différence notable fut sa blondeur. Elle eut la gentillesse de m'offrir un bonbon bleu et de repartir.

Le bonbon n'eut pas le même effet que celui de la femme brune, il affluait dans mes veines, mordait ma chair et semblait être corrosif pour mes pensées. Plus rien ne me paraissait réel. Je voyais chaque particule de poussière voler dans la pièce. La présence-même des atomes me semblait angoissante. Je n'étais plus qu'un minuscule point perdu dans l'univers. La gravité m'écrasait et l'air m'étranglait. Je décidai de mon propre chef de m'endormir.

Mes rêves devinrent des cauchemars. Je courais dans le long d'un mince couloir essayant d'atteindre une porte en fer forgé. La poignée était haute, luisante et inquiétante. Je courais à m'en percer les poumons, mon cœur était à cours d'oxygène et mes jambes ne me soutenaient plus. Pourtant, je courais ; je devais atteindre cette porte. Et aller au-delà du mur. Voir ce qui se cachait derrière. Je n'atteignis jamais la porte.

Une nouvelle infirmière vint m'apporter des bonbons, mais je les refusai d'un coup de tête. Je n'en voulais pas, merci. Mais l'infirmière m'ordonna de les prendre. Par conséquent, je criai et me tapai contre le mur. Je n'en voulais pas, merci ! Mais l'infirmière appela ses collègues et elles me plaquèrent au sol. Je me débattais de plus en plus lorsqu'une des femmes m'apporta plusieurs médicaments colorés à la bouche. Je n'hurlais plus, je ne voulais pas qu'on me touche, qu'on m'oblige à manger. JE N'EN VOULAIS PAS, MERCI ! Qu'est-ce que les gens ne comprennent pas à cette demande ? Ce n'était pourtant pas compliqué ! Je ne voulais plus de cauchemars, plus de murs effrayants, ni de fenêtre éblouissante. Plus de bonbons corrosifs. Mais l'infirmière réussit à me les faire avaler. Je me suis assoupi quelques secondes plus tard.

Je me suis de nouveau réveillé. Ne voulais pas qu'on m'entende, je souhaitais qu'on m'oublie. Je pensais à mes parents, ils me manquaient. J'avais perdu le fil des jours ; ils défilaient devant moi sans que je ne comprenne leur allure, que je puisse les observer, les vivre au sens propre. Je fixais le mur en face de mon lit quand quelqu'un entra de nouveau dans ma chambre. C'était la femme brune de mon arrivée. Celle au bonbon rouge et jaune. Elle me parla peu mais me tendit un bonbon vert. Je le pris sans discuter. Mais je fis semblant de l'avalé. Elle repartit. Avant qu'elle ne ferme la porte, j'aperçus une volée de cheveux noirs danser. Puis la porte engloutit ce qui restait de l'autre côté du mur.

Lors de la visite suivante, j'attendais devant la porte et me ruai dehors lorsqu'elle s'ouvrit. L'infirmière tenta de me rattraper, mais rien n'y fit, je savais me tortiller pour glisser entre ses doigts. Je filai à toute allure dans le couloir blanc de l'hôpital. Et je me retrouvai nez à nez avec un miroir. Mon reflet me fit peur. J'étais squelettique, pâle et ma tête était rasée. Je portais un vieux pantalon et un tee-shirt trop grand. Mes cernes ressemblaient plus au vide de l'infini qu'à de simples dérèglements des tissus lymphatiques. Des infirmiers m'attrapèrent par les épaules et j'hurlai de nouveau. Je me débattais mais ils étaient plus forts et plus nombreux que moi. Lorsqu'ils m'assommèrent de nouveau avec des médicaments, je ne ressentis que de la fierté : j'étais aller au-delà du mur.

Les jours suivants ne furent que plus ennuyants que les autres. Je ne pensais qu'à une chose : repartir derrière le mur et rencontrer la fille à la chevelure noire qui danse.

Plus rien ne se passa pendant des semaines, peut-être des mois. Je luttais contre l'envie de me cogner la tête contre les murs. Je ne cessais de me demander si je pouvais créer une faille à l'intérieur et partir de l'autre côté. Mais j'avais beau taper, le mur restait intact. On m'installa un casque de boxe sur la tête ; je devenais trop dangereux pour moi-même.

Et ma vie continua ainsi pendant longtemps. Je m'emprisonnai dans ma propre maladie, par peur des médicaments. J'étais diagnostiqué comme atteint d'autisme de niveau trois. Une présence sociale m'était obligatoire.

Durant mes journées, je ne fixais que le mur d'en face en murmurant des paroles d'au secours. Parfois, je me balançais légèrement d'en avant en arrière, avant de me rappeler que je

Des Bonbons.

pouvais sortir en créant un trou dans le mur. Je me mettais alors à taper le mur avec ma tête et mes mains. Sous l'effet des médicaments, mes gestes étaient plus lents et moins inquiétants. Mais je n'étais plus moi-même, on me contrôlait et me métamorphosait en robot. Un robot sans vie ni avenir.

Jusqu'au jour où un homme vint me parler. J'en avais peur, je ne voulais pas de ses médicaments ! Mais il ne me donna aucun bonbon. Il me parla tranquillement, d'une voix douce mais je n'en avais pas plus peur. Ce que je compris c'est qu'il me racontait la vie existante du « dehors », celui au-delà du mur et plus encore. Alors, plus tard, il revint me voir et m'aida à me lever. Il me fit avancer vers la porte, qui était ouverte. J'avançais au rythme des battements de mon cœur. Cet homme l'avait ouvert, l'avait fait renaitre. On m'amena vers une voiture. Je ne savais pas où elle m'amènerait, mais lorsque je m'assis sur la banquette arrière, je reconnus la fille en face de moi : la chevelure noire qui dance. Et une chaleur se créa au fond de mon ventre, pour la première fois depuis longtemps.